

COMPTES RENDUS

Serge TCHERKÉZOFF, 2003. *Faa-Samoa, une identité polynésienne. Économie, politique, sexualité. L'anthropologie comme dialogue culturel*, Paris, L'Harmattan, coll. Connaissance des hommes, 546 p.

À une époque où l'anthropologie sociale semble souvent n'avoir d'autre alternative, pour continuer d'exister, que le ressassement critique de son passé ou la soumission à des préoccupations qui lui sont étrangères – esthétisantes, technocratiques ou militantes –, le livre de Serge Tcherkézoff sur Samoa devrait apparaître à beaucoup de ses lecteurs comme une bouffée d'air frais, tonique et salubre. Comme son titre et ses deux sous-titres l'annoncent, celui-ci est consacré tout à la fois à une analyse (partielle) des fondements d'une identité sociale polynésienne et à une réflexion sur les conditions de validité (scientifique) d'une telle analyse. « Comment saisir une culture, un ethos, une identité sociale » qui se manifeste aujourd'hui non plus dans un système rituel compliqué, des « cérémonies avec des objets bizarres » ou des « fêtes jalousement gardés », mais dans « la manière de penser et d'agir, entre parents et enfants, entre voisins, entre supérieurs et inférieurs statutaires », dans « des façons [...] particulières de s'imposer, d'obéir, de réclamer ou d'offrir » ? Comment rendre compte de la cohérence d'une appartenance collective sans retomber dans tous les pièges habituels de la discipline : essentialisme, relativisme axiologique, objectivisme... ? Comment penser conjointement l'unité d'une société et sa perméabilité à une multitude d'influences culturelles et historiques, la continuité et le changement, les contraintes du présent et le poids de l'histoire, etc. ? Comment établir un rapport intellectuel correct entre la culture de l'anthropologue, celle qui lui fournit son mode de pensée, et celle qu'il s'efforce d'appréhender tout à la fois dans sa spécificité et son universalité ? Comment s'assurer de la validité de la compréhension que peut avoir l'observateur extérieur de ce qu'il entend et de ce qu'il voit chez ses hôtes par rapport à d'autres interprétations concurrentes ?

À ces questions brûlantes pour l'avenir de la discipline, Serge Tcherkézoff répond par sa conception de l'anthropologie comme dialogue culturel. Soit, pour les habitants des îles Samoa, ce qu'ils appellent *faaSamoa*, « la manière de faire comme on fait à Samoa » et qui n'est en rien une fiction ethnographique, mais une

identité vécue au quotidien, constituée notamment par « la liste culturelle des obligations et des interdits, le système social des statuts et l'appartenance de chacun à une hiérarchie globale, enfin la langue que tout le monde partage » (p. 7). Et, afin d'en appréhender les fondements sans la réifier et en limitant au minimum les malentendus, l'anthropologue Serge Tcherkézoff fait de son dialogue soutenu sur plusieurs années avec les Samoans chez lesquels il a vécu l'objet même de son analyse. Sur près de vingt ans, il ne s'est pas agi pour lui de multiplier les observations ethnographiques, de rechercher à tout prix l'exhaustivité et la transparence, même si l'appareil documentaire déployé dans l'ouvrage impressionne par sa masse et sa qualité, mais sur quelques sujets d'interrogation (lien à la terre, signification des nattes cérémonielles, hiérarchie de statuts, sexualité...) d'explorer les écarts entre les points de vue de l'anthropologue et ceux des Samoans, dans une concertation réciproque où chacun apprend à mieux appréhender les préoccupations de l'autre et par rectifications, reformulations et adaptations successives et réciproques, à rendre compréhensibles les différences culturelles elles-mêmes. Cela suppose bien sûr que l'anthropologue accepte de soumettre ses questionnements à la critique de ses interlocuteurs comme de débattre avec eux à chaque instant des réflexions que lui suggèrent ses observations. Ce qu'il y perd en autorité intellectuelle, il le gagne au plan scientifique en introduisant une vérification de ses descriptions et de ses analyses par ceux-là mêmes qu'elles concernaient au premier chef. Le travail du chercheur ne consiste plus seulement, comme l'affirme Claude Lévi-Strauss à comprendre plus de choses que ses prédécesseurs, ni même à les comprendre mieux, mais aussi à comprendre ce que la personne – dont la société est objet d'étude – pense des questions qu'on lui adresse et des réponses qu'on leur apporte.

L'ouvrage de Serge Tcherkézoff sur « la manière de faire comme on fait à Samoa » est très gros (546 pages d'un texte dense et argumenté), trop gros pour qu'on puisse prétendre lui rendre pleinement justice dans les limites d'un compte rendu de lecture. Mais, l'évocation même très succincte de certaines des analyses qui y sont développées devrait, je l'espère, suffire à témoigner de la fécondité de l'approche et donner envie d'aller y voir de plus près. Les deux premiers chapitres sont d'ordre général. Ils visent à situer l'archipel des Samoa dans son cadre géographique et civilisationnel,

« océanien » et « polynésien » (chap. 1), et dans son contexte socio-historique (chap. 2). Et cela permet de voir comment cet archipel a reformulé pour son propre compte des traits qu'on retrouve dans toutes les communautés de l'aire polynésienne : ouverture sur la mer, cosmologie solaire et identification à la terre notamment. L'analyse dialogique de l'identité sociale samoane commence véritablement avec le chapitre 3 où Serge Tcherkézoff s'interroge sur l'obstacle que la conception samoane du lien à la terre représenterait, selon certains experts internationaux, pour le développement du Samoa occidental. Le malentendu commence ici avec l'idée de propriété foncière, absente de la pensée samoane, où seuls les ancêtres peuvent être dits posséder la terre. De ne pas l'avoir compris découlent de nombreuses idées fausses sur le système social samoan – des chefs *matai* comme oligarchie terrienne à la prétendue émergence d'un individualisme moderne dans la société actuelle – qui aboutissent aujourd'hui à opposer de manière complètement artificielle une tradition censée bloquer toute construction économique et une modernité émancipatrice des énergies individuelles. A contrario, Serge Tcherkézoff montre comment l'ancienne distinction pan-autronésienne entre biens inaliénables et aliénables a donné au cours de l'histoire récente des combinaisons inattendues, qui témoignent de la capacité des Samoans à intégrer des idées et des pratiques nouvelles.

Le chapitre 4 consacré à la circulation des nattes cérémonielles est l'occasion de revenir sur la lecture que Marcel Mauss faisait du don comme chargé de l'âme du donateur et d'en conforter certaines implications sociologiques. Citons ici le caractère obligatoire du don : en principe tout individu hérite de ses parents la possibilité de s'affilier à plusieurs maisonnées (*aiga*) et d'accéder aux terres dont elles sont les héritières, mais, dans les faits, il est contraint de privilégier un seul ou tout un petit nombre de ces liens. Et, à chaque fois qu'un événement d'importance se déroule dans cette maison, il doit apporter sa contribution aux échanges sous peine de perdre tout prestige et son droit à sa terre, bref de se voir exclu du groupe à plus ou moins long terme au profit d'un autre ayant-droit plus généreux. Ne pas donner, c'est à Samoa amoindrir son lien d'appartenance à la maisonnée. Par ailleurs, les nattes n'ont de valeur qu'en tant que travail effectué par une partie des membres, sœurs et filles, de cette même maisonnée ; elles symbolisent le groupe social, son nom ancestral, le site funéraire où l'ancêtre est enterré, les terroirs associés à son nom, la grandeur de son origine, de sa généalogie et de son histoire. Plus les nattes sont belles, plus elles représentent la maisonnée dans ses relations d'échange. Et c'est parce qu'elles sont l'expression d'un rapport tout (maisonnée) / partie (trassages) qu'on peut les penser comme chargées d'esprit, ce dont témoigne entre autres l'usage ancien qui veut qu'on puisse sauver sa vie en s'entourant d'une natte.

Le chapitre 5 est incontestablement l'un des plus stimulants du livre car on y trouve, à partir d'un exemple apparemment trivial, la manière qu'ont les Samoans de pratiquer les transports en commun (l'autocar en fait), une illustration extrêmement par-

lante de leur théorie de l'action. Non seulement Serge Tcherkézoff montre comment les comportements individuels au sein de l'autocar reprennent partiellement les règles du respect (*faaloalo*) en vigueur au sein du village et de son conseil de *matai*, mais aussi comment les Samoans trouvent injuste l'inégalité de la division des transports européens en classes différentes qui séparent les personnes au lieu de les unir en un tout où chacun a sa place comme dans le système statutaire. S'autorisant de l'exemple du système indien des castes, Louis Dumont avait déjà dissocié la hiérarchie et le pouvoir ; à partir de Samoa, Serge Tcherkézoff distingue la hiérarchie comme mode d'intégration sociale de l'inégalité comme résultante d'une discrimination des individus. Dans le même esprit, il montre aussi, à partir des échanges verbaux au sein de l'autocar, comment le chauffeur et son aide, qui occupent une place extérieure au système statutaire déployé dans le véhicule, y sont réintégrés conformément à une autre distinction hiérarchique – au sens de Louis Dumont – entre la prière (*tapuai*), expression des valeurs autour desquelles se construit la communauté samoane comme un tout, et l'action humaine unilatérale (*fai*) qui possède son autonomie propre à un niveau de référence subordonné.

Le chapitre 6 revient sur les contradictions postulées par de nombreux spécialistes entre le système statutaire samoan et la modernité, mais cette fois dans sa forme politique, la démocratie. Pour comprendre l'antagonisme et tenter de le dépasser, Serge Tcherkézoff se livre à un double travail de déconstruction anthropologique et historique passant par le dialogue avec les Samoans. Il pointe d'une part la confusion entretenue entre le système *matai* et la noblesse occidentale, qu'elle soit rattachée à la terre ou au pouvoir d'État (le *matai* samoan n'est qu'un chef de famille chargé de préserver le nom de l'ancêtre fondateur et les droits territoriaux qui lui sont afférents), d'autre part l'essentialisme qui fait du système *matai* une institution immuable et figée de tout temps. En vérité, une étude attentive littérature sur Samoa montrent que les *matai* y sont inconnus ou absents de la fin du XVIII^e jusqu'à la fin du XIX^e siècle et que leur émergence en tant qu'acteurs politiques est le résultat d'une longue chaîne de transformations qui va de la perte de sacralité des anciens chefs *alii paia* au profit du christianisme et de ses pasteurs, au débat actuel sur la représentation parlementaire et le corps électoral, en passant par l'émergence après l'indépendance de ce que Serge Tcherkézoff appelle les *matai* électoraux. La restitution de cette histoire récente montre l'ampleur des idées reçues et des contresens du côté occidental et la nécessité qu'il y a dans le domaine politique, comme dans le champ économique, d'établir le dialogue sur des bases de respect mutuel.

Les trois derniers chapitres porte sur la définition de la sexualité (chap. 7), sur les rapports de genres (chap. 8) et sur le fameux et pathétique débat entre Mead et Freeman sur la prétendue liberté sexuelle des adolescentes samoanes. Les analyses de Serge Tcherkézoff sur le sujet sont suffisamment connues (cf. par exemple son précédent ouvrage sur *Le mythe occidental de la sexualité polynésienne*, Paris, PUF, 2001)

pour qu'on se contente de rappeler leur apport principal, d'une part la mise en évidence du caractère proprement asocial de la sexualité à Samoa qui a conduit Margaret Mead à y voir une forme de liberté qui n'était vraiment pas là, d'autre part les conséquences de cette catégorisation qui ramène l'acte sexuel à un rapport de force, heureusement plus souvent métaphorique que pratique, entre hommes et femmes. On notera toutefois que le livre précédent ne donnait pas encore l'ethnographie détaillée des représentations de la sexualité par les Samoans, ni une vue historique des rapports de sexe, qu'on trouve ici. S'y ajoute par ailleurs une étude historique détaillée des cérémonies de mariage, des conceptions de la personne et de l'importance particulière, sur ce plan, du sang féminin. On notera enfin au passage les très intéressants développements sur l'homosexualité samoane et ses différences inévitables dans un tel contexte idéologique avec l'homosexualité de type occidental.

La conclusion de l'ouvrage (chap. 10) confronte tout d'abord rapidement certains textes ethnologiques sur Samoa, ceux de Mead et Freeman encore, mais aussi celui de Bradd Shore sur un meurtre célèbre, aux réactions (de honte et d'humiliation) que leur lecture a entraînées à Samoa même pour ensuite tenter de poser les jalons d'une méthode permettant de sortir des malentendus et de jeter les bases d'un réel dialogue anthropologique. Elle ouvre aussi un dialogue sur la question de la violence dans différents contextes, et montre, au travers de l'observation ethnographique, mais aussi de la littérature samoane moderne, toute la prégnance des représentations qui relient à Samoa la sexualité et la mort.

La fin du livre est réservée au commentaire d'un tableau encore provisoire des valeurs identitaires samoanes et de la hiérarchie qu'elles informent, tableau résultant de la démarche dialogique mis en œuvre tout au long de l'ouvrage. Celle-ci, nous dit l'auteur, plus satisfaisante au plan éthique que le classique terrain ethnographique, coïncé entre regard distancié et observation participante, se révèle aussi scientifiquement avantageuse. À deux conditions cependant : « définir le progrès scientifique de la connaissance anthropologique non comme une question de "vérité", mais plus humblement comme la tentative de laisser chaque fois un peu moins de faits inexplicables » ; « placer cette explication dans le type de partenariat » suggéré tout au long du livre, « du moins quand l'objet d'étude concerne les valeurs qui sous-tendent les représentations », car expliquer plus de choses, c'est aussi expliquer ce que l'autre pense des questions qu'on lui adresse » (p. 494). Enfin la postface est un « envoi aux anthropologues » pour les amener à sortir des débats qui les opposent (essentialisme contre déconstructivisme ou scientisme poppérien) dans le milieu confiné qui est le leur et oser le dialogue avec l'autre. Des questions cruciales sur les rapports entre histoire et anthropologie y sont soulevées, en référence aux critiques déjà posées par Nicholas Thomas, mais aussi en se démarquant des attaques plus récentes qu'Alban Bensa conduit contre l'idée même de culture.

Pour conclure, je dirai seulement que je ne sais si le livre de Serge Tcherkézoff sera lu par la profession, mais elle le devrait assurément, car je crois qu'elle y gagnerait et, avec elle, tous ceux pour qui l'idée de construire une science de l'homme en sociétés n'est pas encore une vieille lune.

Patrice GODIN,
Koné (Nouvelle-Calédonie)

Steven HOOPER, 2006. *Pacific Encounters. Art & Divinity in Polynesia 1760-1860*, London, The British Museum Press, 288 p., 37 illustrations dans le texte, 268 objets photographiés en couleur, cartes, bibliographie, index.

La discipline où excelle Steven Hooper, l'étude et la description historico-scientifiques des objets ethnographiques, a été longtemps négligée en France (notamment faute d'expositions). Les mérites de cet ouvrage, à la fois livre d'art et essai historique, pourraient ainsi échapper aux lecteurs de ce pays, plus attentifs aux progrès de « l'anthropologie sociale » qu'à ceux d'une discipline de tradition principalement anglo-saxonne et germanique. Il suffit pourtant de mentionner les travaux classiques d'Adrienne L. Kaeppler sur les collectes de Cook et de ses compagnons (le plus célèbre étant *Artificial Curiosities*, édité à l'occasion de l'exposition de 1978 à Honolulu) pour suggérer ce que doivent les études océaniques à cette mise en perspective historique des objets ethnographiques conservés dans les collections occidentales. Moins circonscrite que celle d'Adrienne L. Kaeppler, et sans doute moins aisée à ce titre, l'entreprise de Steven Hooper poursuit une ambition similaire, rassembler le meilleur de ce qui en subsiste aujourd'hui pour observer les évolutions et les permanences des arts polynésiens dans le premier siècle de contacts réguliers avec les Blancs.

Sous son premier nom de Steven Phelps, il s'était fait connaître par un exploit, la rédaction du catalogue raisonné des collections ethnographiques de son grand-père, James Hooper, avant leur dispersion en vente publique. Cette somme documentaire, *Art and Artefacts of the Pacific, Africa and the Americas, The James Hooper Collection* (Londres, 1976, 490 p., près de 2 000 objets décrits), est aujourd'hui recherchée au plus haut prix par les institutions ou les professionnels du marché de l'art qui ne la possèdent pas. Plus récemment, Steven Hooper s'est signalé en relevant un autre défi, donner à la collection de Robert et Lisa Sainsbury, conservée dans leur donation à l'University of East Anglia de Norwich, mieux que le catalogue sommaire édité par le collectionneur lui-même pour l'exposition inaugurale de 1978, rendu rapidement obsolète par de nouvelles acquisitions et le progrès des connaissances. Devenu directeur de la recherche scientifique de la fondation Sainsbury, Steven Hooper a été le maître d'œuvre d'un catalogue monumental publié en 1997, et dont le deuxième des trois épais volumes est particulièrement précieux pour les développements qu'il y consacre aux objets du Pacifique.

Le présent ouvrage a été édité à l'occasion d'une trop brève exposition présentée du 20 mai au 13 août 2006, au Sainsbury Centre for Visual Arts de Norwich, rassemblant des pièces provenant de plus d'une vingtaine de musées britanniques et continentaux. Cette brièveté et les difficultés d'accès ont empêché beaucoup d'étrangers, dont le rédacteur de ces lignes, de profiter d'une réunion d'objets si exceptionnelle qu'on a peu de chances d'en revoir l'équivalent avant des décennies. Steven Hooper a consacré des années à préparer un événement dépendant de la réunion de circonstances minuscules, comme la réinstallation en cours des collections polynésiennes du British Museum, susceptibles dans un petit intervalle de temps d'être exposées ailleurs, sous certaines conditions. Il s'est retrouvé dans la position des concepteurs d'engins d'exploration interplanétaire suspendus aux menus détails terrestres qui décident de la « fenêtre de tir », de la trajectoire du lanceur, et finalement de l'échec ou du succès de leur programme. « Steven a encore quelques espoirs pour son exposition », me disait il y a deux ans une amie commune. Ces espoirs ne furent confirmés que peu de mois avant la date arrêtée pour cette manifestation, et il fallut alors travailler à toute vitesse, en poussant les feux.

Ce catalogue n'en est que plus remarquable de maîtrise, non dans l'improvisation puisque l'auteur est depuis plus d'un demi-siècle familier de ces objets qu'il a de longue date sélectionnés, mais dans la sûreté de connaissances immédiatement mobilisables, conditionnant la rapidité et la précision de ce que les « amateurs » nomment le « coup d'œil », ici joint au « coup de plume ». L'ouvrage défie la critique dans ses présentations d'ensemble comme dans le détail des notices. L'auteur est certainement de ceux qui ressentent, devant les vestiges artistiques des civilisations traditionnelles du Pacifique, une irrésistible séduction accompagnée d'interrogations auxquelles il faut bien répondre dès lors qu'on prétend en parler publiquement ou scientifiquement : que peut-on en dire de digne, de valable et d'incontestable ? Ce rapport moral aux objets ethnographiques, l'auteur doit à son expérience personnelle et familiale de l'avoir davantage exploré que beaucoup d'anthropologues et de gens de musées, et il manifeste un souci exceptionnel de se tenir au plus haut de l'échelle.

Les apports considérables de cet ouvrage se situent sur deux registres distincts. L'entreprise de Steven Hooper modifiera certainement le regard général porté à ces objets polynésiens recueillis durant ce premier siècle de contacts réguliers avec l'Occident, du fait de la « périodisation » qu'elle introduit, et qui peut s'appuyer sur le fait qu'avant la guerre de Sécession et la crise du coton américain à l'origine des premières plantations industrielles du Pacifique, le colonialisme occidental tendit surtout à l'établissement de protectorats politiques ou religieux. Pour l'art comme pour le reste, la guerre menée par les missionnaires contre les « divinités » locales joua souvent un rôle décisif, aux îles Cook comme aux Australes ou aux Gambier, exemples les plus patents d'éradication. Dans le cas de la Nouvelle-Zélande, un même souci de « périodisation » conduirait par exemple à examiner dans quelle

mesure les arts traditionnels maori ont subi les effets du traité de Waitangi (1840), et ceux d'une colonisation agricole plus précoce, avant l'éclatement, deux décennies plus tard, de la révolte de Wanganui. Pour l'ensemble de la Polynésie, Steven Hooper ouvre ainsi un chantier considérable.

Dans le détail, les objets reproduits, choisis pour leur qualité stylistique et leur représentativité, surprendront même les connaisseurs, qui trouveront quelques pièces connues, telles celles rapportées des circumnavigations de Cook, ici mieux photographiées que jamais, mais une majorité d'autres très rarement publiées ou même inédites. La lecture des notices pourtant très concises leur réserve aussi d'appréciables découvertes : c'est ainsi que décrivant (pp. 168-169) une petite « barque cousue », constituée d'un assemblage de quarante-cinq pièces de bois, collectée aux Tuamotu en 1767 par Wallis, Steven Hooper fait discrètement remarquer ce qu'aucun de ces prédécesseurs n'avait signalé, la présence sur la poupe d'un départ de jambes témoignant de l'existence ancienne d'une sculpture probablement anthropomorphe et faisant corps avec la pièce centrale de l'embarcation. L'observation est capitale pour les arts d'un archipel dont on ne connaissait jusqu'à présent aucun vestige de figuration humaine. Ce n'est là qu'un exemple parmi d'autres des apports de ce livre remarquable, que son succès justifié conduisait à rééditer quelques semaines après la clôture de l'exposition.

Gilles BOUNOURE

Reisen ins Paradies. Die Erfurter Südsee-Sammlung im Spiegel der Kunst, herausgegeben von Marina Moritz und Kai Uwe Schierz, 2005. Erfurt, Schriften des Museums für Thüringer Volkskunde 23, textes des éditeurs et de Marion Melk-Koch, Antje Hirschberger, Iris Höfer, Steffen Rassloff, 212 p., très nombreuses illustrations en noir et blanc et couleurs.

La capitale de la Thuringe, Erfurt, très ancienne ville saxonne où saint Boniface, l'évangéliste des Germains, fonda un évêché en 714, abrite depuis 1890 une collection d'objets océaniques (900 à l'origine, environ 600 aujourd'hui) légués à sa ville natale par un haut-fonctionnaire colonial, le Dr Wilhelm Knappe (1855-1910), successivement nommé vice-consul à Apia (1885-1887), commissaire impérial (c'est-à-dire gouverneur, le premier en date) des îles Marshall (1886-1887) puis consul aux Samoa (1888-1889), alors « plaque tournante » de ce qui allait devenir l'immense mais éphémère empire colonial allemand des mers du Sud, *die deutsche Südsee*. Sa carrière de diplomate le mènerait ensuite en Afrique du Sud, puis en Chine, pionnier toujours zélé de l'impérialisme allemand de l'époque, selon son biographe Steffen Rassloff.

Cette collection, complétée de photographies prises aux Marshall, fut exposée conformément aux clauses de cette donation dans un ancien hôpital transformé en musée, jusque dans les années 1930. Vinrent alors les années noires, qui le furent évidemment aussi pour

les musées d'ethnographie où les propagandistes et « raciologues » nazis prétendaient imposer quelques-uns de leurs « arguments ». Il fallut attendre 1966 puis 1973 pour que ces pièces, sorties des caisses, fissent l'objet de nouvelles présentations, modestes et partielles, à Erfurt. À nouveau stockées en réserve, elles illustraient ensuite quelques expositions en Allemagne de l'Est, comme à Gotha entre 1977 et 1979. Plus récemment, plusieurs parures micronésiennes de la collection Knappe ont figuré en bonne place dans l'éblouissant florilège des musées ethnographiques allemands rassemblé à Detmold, en 2003, sous le titre *Ozeanien. Kult und Visionen*. L'exposition *Reisen ins Paradies* présentée à Erfurt de mai à août 2005 n'aurait pu avoir lieu sans le concours de deux circonstances extérieures, le jubilé de la Kunsthalle d'Erfurt qui l'accueillait, et le centenaire de la naissance du mouvement artistique *Die Brücke*, créé à Dresde en juin 1905 et fasciné d'emblée par l'art océanien, avec un « modernisme » et un « primitivisme » trop peu connus en France mais dans lesquels aime à se reconnaître aujourd'hui l'Allemagne intellectuellement la plus en pointe. Car pour le reste, les obstacles furent nombreux, notamment du fait de la situation économique de cette partie « réunifiée » du pays. La parution du catalogue s'est fait attendre jusqu'à la veille de la clôture de l'exposition ! La prise en compte de ces difficultés confère à l'entreprise une allure de petit exploit.

Le volume qui continue d'en témoigner n'est pas – et ne pouvait être dans ces circonstances – ce qu'auraient espéré les connaisseurs d'art océanien, un « catalogue raisonné » de la collection Knappe, dont la restauration et l'étude « scientifiques » selon les normes actuelles n'ont commencé que récemment. On doit regretter, pour la plupart de ces pièces souvent importantes et excellentement photographiées, l'absence de dimensions et de numéro d'inventaire, qui ne permettra guère de s'y référer. On relève, *a contrario*, que les œuvres occidentales exposées en contrepoint ou en miroir, comme dit le sous-titre de l'exposition, depuis Gauguin, Pechstein et Nolde jusqu'à des artistes contemporains, sont toutes reproduites avec leurs dimensions, comme pour illustrer les remarques malicieuses de Sally Price (*Arts primitifs : Regards civilisés*, 1995 : 137) sur la longueur des cartels ou notices accompagnant les « objets primitifs », qui irait en raison inverse de la qualité « d'œuvre d'art » qu'on voudrait leur conférer en les « décontextualisant ».

Cette « esthétisation » des objets océaniens conservés à Erfurt était sans doute le prix à payer pour les voir tirés de l'oubli, et il serait malséant, depuis la France où ce processus a pris une ampleur démesurée, d'en faire reproche à cette exposition ou à son catalogue, dont les apports sont des plus utiles. À côté d'objets de premier plan qu'ils révèle (une rare sculpture de « déesse » de Nukuoro, l'unique embarcation de haute mer des Marshall aujourd'hui préservée, etc.), il livre nombre d'informations historiques inédites, et un précieux cahier de photographies d'époque, prises aux Marshall et aux Samoa et méritant d'être scrutées en détail. Les textes de présentation de M. Melk-Koch qui accompagnent la sélection d'objets

« phares » de cette collection constituant la première partie du catalogue méritent aussi d'être lus pour ce qu'ils sont, médités mot après mot par l'une des meilleures spécialistes actuelles des arts océaniens et l'une des très rares à les connaître précisément dans leur totalité. Le fait d'avoir fait appel à elle tend à prouver que l'inévitable « esthétisation » s'entendait aussi, à Erfurt, au prix d'une vulgarisation scientifique du plus haut niveau, et dont les « spécialistes » eux-mêmes devraient reconnaître plus souvent ce qu'ils lui doivent.

Gilles BOUNOURE

Mit Begeisterung und langem Atem. Ethnologie am Niedersächsischen Landesmuseum Hannover, 2006. Herausgegeben von Anna Schmid, textes de Gerd Koch, Meinhard Schuster, Heide Leinert-Emmerlich, Andrea E. Schmidt (pour l'Océanie) et de nombreux autres contributeurs, Niedersächsisches Landesmuseum Hannover, 192 p., 37 illustrations couleur.

Ce volume est dédié à la mémoire de Gerd Koch, qui reçut pour tâche en 1954 de relever de ses ruines le département ethnographique du musée de sa ville natale, Hanovre, après les bombardements massifs de 1943 et 1944, tandis qu'il travaillait depuis 1950 (entre autres !) à inventorier et restaurer ce qui subsistait des collections berlinoises, dont il recevrait la responsabilité de 1957 jusqu'à sa retraite en 1985. En 2004, invité à ouvrir les cérémonies fêtant le cinquantième de la réinvention des collections ethnographiques de Hanovre, Gerd Koch revenait sur les détails et la signification de cette « mission impossible », rude préparation aux défis véritablement surhumains qu'il relèverait ensuite avec tant d'opiniâtreté et de succès à Berlin. Son exposé, reproduit pp. 25-33 de l'ouvrage, est le dernier article publié de ce grand savant.

Les autres contributions ont pour beaucoup reçu leur rédaction définitive après la disparition de Gerd Koch dont la carrière, les apports et la personnalité publique, mélange de « Trockenheit mit Humor und Sarkasmus », sont bien résumés par Meinhard Schuster (pp. 34-37). Décrivant d'abord cette institution dans son ensemble puis dans ses diverses collections (Asie, Afrique, Océanie, Amérique), ces articles fournissent une histoire précise et argumentée d'un musée comme tant d'autres de ce pays, ni vraiment « régionaux » ni « provinciaux », ces termes et les traditions qu'ils impliquent n'ayant pas le même sens dans une France centralisatrice et dans une Allemagne officiellement et foncièrement fédérale, et animée de beaucoup d'ambitions locales efficaces. Dès son ouverture en 1854, la section ethnographique du musée de Hanovre recevait notamment en don vingt-cinq objets d'Afrique centrale et australe, parmi lesquels un spectaculaire (et unique !) cimier de masque de style Ekoi accompagné de son costume de danse, collecté l'année précédente chez les Boki du Cameroun (Ill. 19 et 20, pp. 105-106).

Pour l'Océanie, ce livre n'évoque qu'en passant (p. 39) une série d'objets provenant des circumnavigations de Cook parvenus au musée de Gottingen et cédés à celui de Hanovre en tant que « doublons ». Une exposition particulière de ces vestiges avait été annoncée comme programmée pour 2004 auprès de la presse spécialisée, mais elle semble avoir été reportée *sine die*. Que cet ensemble prestigieux reste toujours à l'étude ou que les fonds manquent pour l'exposer, cette discrétion marque la prudence des responsables du musée et de cette publication. Les deux articles spécifiquement dévolus aux objets océaniens décrivent le bref parcours (1876-1901) et les collectes précieuses de Bruno Mencke, surtout à « Sankt-Matthias », aujourd'hui Mussau, et dans l'archipel de l'Amirauté (Heide Lienert-Emmerlich), et les collections de « monnaies » acquises par le musée de 1927 à 2000 (Andrea E. Schmidt). Du détail également concis de l'un et de l'autre, il y a beaucoup à apprendre.

Ce volume, dont le titre reprend un terme qu'aimait Gerd Koch (en cela moins « trocken » que ne l'écrit M. Schuster) – *Begeisterung*, qu'on pourrait traduire par « attention passionnée » –, montre aussi les difficultés parfois décourageantes opposées aux collaborateurs de ce département ethnographique, qui n'y résistèrent que grâce à ce sentiment, avec ce qu'il implique parfois d'opiniâtreté ou d'endurance (« *mit langem Atem* »). Sa lecture offre de ce point de vue un tableau apparemment très représentatif de l'histoire des autres institutions comparables d'Allemagne et d'ailleurs, et qui confirme (sans le formuler ouvertement) nombre de diagnostics librement émis par Gerd Koch dans ses derniers ouvrages, et spécialement dans son dernier livre, *Sein und Schein. Die Eindeichung der Südsee in Berlin-Dahlem* (2005). À côté des péripéties politiques et économiques de l'histoire européenne, à l'échelle nationale ou locale, remarquait-il, ces difficultés tiennent largement à la position intenable et insurmontable (*unüberwindbar*) des musées ethnographiques tels que les a conçus l'Occident, monstres prétendant « servir » la vérité ou la « science » tout en « servant » des spectacles surtout faits d'illusion, au mépris des « vieux problèmes » de l'humanité. Ces conclusions mises sous le boisseau dans d'autres pays (la France en premier lieu), il est à l'honneur de cette publication, de ses collaborateurs et de ses responsables d'avoir contribué à en rappeler la valeur, pour mieux faire mesurer la portée de l'œuvre de Gerd Koch, aussi corrosive dans sa critique de l'Occident que décisive pour la connaissance de l'Océanie.

Gilles BOUNOURE

Robert L. WELSCH, Virginia-Lee Webb, Sebastien Haraha, 2006. *Coaxing the Spirits to Dance, Art and Society in the Papuan Gulf of New Guinea*, Hood Museum of Art, Dartmouth College, Hanover, N. H., xiv—106 p., 153 illustrations en noir et blanc et en couleurs, cartes, bibliographie, index.

Ce volume est édité à l'occasion d'une importante exposition organisée au Hood Museum de Dartmouth College entre avril et septembre 2006 avant d'être pré-

sentée au Metropolitan Museum de New York du 24 octobre 2006 au 2 septembre 2007. Robert L. Welsch, commissaire de cette manifestation et principal contributeur du catalogue, y prolonge ses recherches autour des collectes menées dans le Pacifique par A. B. Lewis entre 1909 et 1912 pour le compte du musée de Chicago, et qu'il a notamment étudiées dans une publication monumentale (*An American Anthropologist in Melanesia*, 2 vol., Honolulu, 1998 : I, 453-485 pour les sujets évoqués ici). Lors de ses incursions dans le golfe Papou, de février à mai 1912, A. B. Lewis avait fait la rencontre, en embarquant le 15 mars à Port-Moresby sur le *Merrie England* à destination de Kerema, du professeur William Patten, du Dartmouth College, venu collecter avec son épouse des spécimens zoologiques, surtout des coquillages. Patten accompagna Lewis à Goaribari, et à son instar, prit des photographies et acheta (dans des conditions qui mériteraient d'être connues) des objets aujourd'hui conservés au Hood Museum, avec d'autres objets du golfe Papou d'acquisition plus récente.

Ce livre réunissant les collectes de Patten et une part notable de celles de Lewis (au Field Museum de Chicago), augmentées d'importantes pièces empruntées principalement au MET, au Brooklyn Museum, à l'AMNH et à quelques collections particulières, a d'abord un intérêt iconographique et historiographique. Nombre de photographies et d'objets qu'il reproduit étaient inédits, et les études que consacrent respectivement V-L. Webb et R. L. Welsch à l'histoire des prises de vues et à celle des collectes ethnographiques dans cette région fournissent beaucoup d'éléments documentaires nouveaux. Remarquablement riche pour les collecteurs les plus récents, la contribution finale de R. L. Welsch (« A Brief History of Collecting in the Papuan Gulf ») semble un peu rapide sur ceux de la fin du XIX^e siècle, où, sans doute faute de place, elle ne s'attache qu'aux ensembles « de quelque importance ». Or les musées européens doivent à des voyageurs venus chercher crânes humains ou oiseaux de paradis (comme d'Albertis ou le naturaliste et ethnographe Lamberto Loria) ou à des missionnaires (par exemple Edwin B. Savage, de la LMS, présent à Vailala en 1889-1891) des spécimens parfois isolés mais devenus eux aussi « de quelque importance » du fait de leur ancienneté. En tout cas, par les directions qu'elle indique comme par les indications nouvelles qu'elle contient, cette étude fournit de précieux points de départ pour des recherches ultérieures.

Même s'il accompagne une exposition également présentée au MET, ce volume ne vise certainement pas à remplacer le catalogue aujourd'hui classique de Douglas Newton, *Art Styles of the Papuan Gulf*, conçu pour l'exposition homonyme organisée par ce même musée en 1961. *Coaxing the Spirits* passe ainsi en revue les diverses cultures du golfe Papou en allant d'est en ouest, des Elema aux Kerewa, quand D. Newton adoptait le cheminement inverse et partait encore plus à l'ouest, avec les Kiwai, absents de la sélection de R. L. Welsch. D. Newton intitulait même son premier chapitre détaillé « Kiwai : the Germinal Culture » (*Art Styles* : 9), rejoignant en cela l'appréciation de Paul Wirz : « Die Ausgangsgebiet für dieses Kultur

war, wie von verschiedenen Seiten angenommen wird, die Insel Kiwai... » (*Beiträge zur Ethnographie des Papua-Golfes...*, Leipzig, 1934 : 5). C'est probablement parce qu'A. B. Lewis n'a pas abordé à Kiwai que R. L. Welsch, après avoir évoqué le « cœur du golfe Papou », s'est limité à quelques généralités sur ses voisins de l'est et de l'ouest, Mekeo et Gogodala (*Coaxing...* : 44-45, en omettant Kiwai). Dans la description des pièces exposées ou reproduites, s'il se fonde le plus souvent sur les observations de Williams, qui se veulent prudentes, l'auteur s'en écarte parfois notablement, en indiquant par exemple que presque tous les objets, et même « chaque masque », « jouaient un rôle clé dans les cérémonies et la conceptions religieuses locales » (*Coaxing...* : 8 et 28, à comparer avec *Drama of Orokolo*, Oxford, 1940 : 265). Sans doute appuie-t-il cette réévaluation et quelques autres sur des informations recueillies lors des séjours d'études qu'il a accomplis dans le golfe Papou en vue de préparer cette exposition, en compagnie de Sebastien Haraha, du musée national de Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Originaire lui-même de la région d'Orokolo, mais n'ayant appris à bien connaître les productions matérielles et les arts du golfe Papou qu'à la faveur de ses seize années d'activité au service du musée national, S. Haraha évoque dans sa contribution le rôle joué par cette institution auprès des habitants actuels du golfe : à côté des missions attendues d'un musée d'art ou d'ethnographie, qu'elle paraît avoir exercées très activement – recueil de traditions ou de connaissances ésotériques auprès de leurs derniers dépositaires, acquisitions d'objets anciens ou récents, encouragements aux artistes locaux contemporains, participations à des « festivals » – elle a dû répondre à une sollicitation plus surprenante pour les « muséologues » occidentaux, celle d'appuyer des revendications foncières suscitées par l'exploitation forestière de plus en plus intense de la région. Du fait du mythe qui lui est attaché, et qui mentionne la plupart du temps des toponymes et des peuplements anciens, tel objet ancien conservé par le musée ne vaudrait-il pas mieux que n'importe quel acte notarié ? C'est l'un des exemples les plus frappants de ces « changements de signification des arts du golfe Papou » étudiés par S. Haraha. Avec sa contribution et celles de V.-L. Webb et de R. L. Welsch sur l'histoire des collectes d'objets et de la photographie ethnographique dans cette région stylistique, ce catalogue n'est pas seulement l'ouvrage richement et judicieusement illustré qui manquait sur ces objets, et le premier à en rendre les couleurs, mais il fournit des apports souvent utiles et toujours intéressants.

Gilles BOUNOURE

Christraud M. GEARY & Michael GUNN, 2006. *From the South Seas. Oceanic Art in the Teel Collection*, Museum of Fine Arts, Boston, 160 p., 120 illustrations couleurs, 43 illustrations en noir et blanc, cartes, bibliographie.

Sous un format beaucoup plus maniable, ce livre est à rapprocher de *New Guinea Art, Masterpieces from the Jolika Collection of Marcia and John Friede*, évoqué récemment dans cette rubrique. Selon le même principe, une prestigieuse institution américaine (en l'occurrence, le Museum of Fine Arts de Boston) accueille, soit en don soit en dépôt, les objets d'un collectionneur fortuné et aguerri, administrateur et mécène de plusieurs musées (William E. Teel), dans une publication accompagnée de considérations sur les arts du Pacifique dues à un océaniste bien connu (Michael Gunn). Tout comme J. Friede pour les 598 pièces de son énorme catalogue, W. Teel a rédigé personnellement les notices des 83 objets figurant dans le présent ouvrage, et il continue comme lui à augmenter ou à affiner sa collection auprès des marchands spécialisés. Aussi anciens (une quarantaine d'années) mais moins circonscrits que ceux de J. Friede, ses intérêts pour les arts dits primitifs s'étendent à l'Afrique, comme le soulignait un volume antérieur (*Art of the Senses : African Masterpieces from the Teel Collection*, Boston, MFA, 2004), et ce livre-ci témoigne également d'un goût sans exclusive pour l'ensemble des arts des mers du Sud, depuis l'Indonésie jusqu'à la Polynésie orientale.

Illustratif du fonctionnement actuel de nombreux grands musées américains, ce livre ne l'est pas de ces arts dont il présente des vestiges disparates et insuffisamment nombreux. Par exemple, un plat monoxyle de Wuvulu, une extrémité de lance des Gilbert et une carte marine des Marshall peignent à résumer la variété des arts micronésiens. Ceux de l'île de Pâques se réduisent à une figuration masculine, *moai tangata*, considérée dès son apparition sur le marché (vente Flagel-Portier, Hôtel Drouot, 4 décembre 1930, n° 367) comme datant au plus tôt de la fin du XIX^e siècle, une fois l'île vidée de ses habitants comme de ses sculpteurs. D'autres régions stylistiques sont représentées par des objets plus emblématiques. Pour l'archipel Bismarck, le mieux loti, W. Teel a réussi à acquérir une poignée de pièces à la fois anciennes et importantes – dont une coiffe sulka, un masque kepong, deux masques des îles Vitu – apparues sur le marché de l'art dans les années 1970 à la faveur d'étonnants « échanges » avec des musées d'Allemagne de l'Est. La conservatrice du département océanien et africain du musée de Boston, Chr. M. Geary, qui consacre un article à ce qu'on sait de l'histoire de ces « phares » de la collection Teel, rejoint sur ce point M. Gunn, selon qui les objets d'art océanien représentent des « fragments d'histoire ». Dans la même perspective, ce livre, comme le catalogue provisoire de la collection Friede cité plus haut, offre aux chercheurs à la fois des objets souvent intéressants, parfois même inédits, et des aperçus historiques fragmentaires mais instructifs sur le devenir occidental, commercial et « muséal » des « objets d'art océanien ».

Gilles BOUNOURE

Yoram MOUCHENIK, 2004. *L'enfant vulnérable. Psychothérapie transculturelle en pays kanak (Nouvelle-Calédonie)*, Grenoble, La pensée sauvage Éditions, Bibliothèque de l'autre, coll. Pratiques transculturelles, 255 p., bibliogr., index, une carte, deux préfaces (Marie-Rose Moro, Alban Bensa).

Issu d'une thèse d'anthropologie, passée à l'EHESS à Paris le 1^{er} décembre 2000, sous la direction de Marie-Rose Moro et d'Alban Bensa, cet ouvrage, préfacé par ces deux auteurs, est organisé en quatre parties de taille inégale : Contexte et situation (pp. 27-38) ; Définition d'un champ (pp. 39-52) ; Données historiques, géographiques et sociales (pp. 53-91) ; Les entretiens (pp. 93-228). Après les deux préfaces (pp. 9-12 et 13-18), une introduction générale (pp. 19-25) présente le contexte historique calédonien du sujet, en insistant sur le donné colonial de la pratique psychiatrique en Nouvelle-Calédonie. Une conclusion, qui revient notamment sur les « théories de la force et vulnérabilité des enfants », une bibliographie (pp. 243-252) et un index (pp. 253-255) terminent ce livre. Si les deux premières parties sont plutôt générales et méthodologiques, les deux autres sont plus spécifiques à la recherche en Nouvelle-Calédonie, en général d'abord et plus particulièrement celle de l'auteur avec la présentation des trois cas traités sur lesquels repose toute son argumentation (qu'on ne voit pas toujours clairement !) à propos de la vulnérabilité des enfants kanak. C'est là me semble-t-il l'un des problèmes soulevés par cette étude ; nous y reviendrons plus loin. Une bibliographie et un index terminent le livre.

Présentons un peu plus en détail les différentes parties. Dans l'introduction, Yoram Mouchenik nous expose son propos :

« Concevoir, mettre au monde et éduquer un enfant, nécessite pour les parents et le groupe familial de contourner de multiples obstacles. Pour exister et grandir, l'enfant a besoin des portages psychiques et physiques, et de cet accompagnement souvent peu visible de la culture et des "bricolages" symboliques qui donnent sens aux gens, aux choses et aux événements. Nous évoquerons ici l'enfant kanak qui naît et grandit en Nouvelle-Calédonie et la notion de vulnérabilité qui s'est progressivement imposée à nous, dans notre travail clinique auprès des enfants et des familles dans les tribus des îles de Maré et d'Ouvéa. » (p. 19)

Il nous définit la vulnérabilité qui, sans être « directement conceptualisée tout en étant présente » en anthropologie – il renvoie là notamment aux travaux de Doris Bonnet, Suzanne Lallemand, Jeannine Koubi et Josiane Massard-Vincent –, est une notion qui a connu, depuis les travaux d'Anthony (1978), un grand succès, et « qui a en partie déterminé l'émergence plus récente du concept de résilience (Cyrułnik, 1999), sur la capacité de certains enfants à surmonter les plus grandes épreuves et traumatismes » (p. 25). Psychothérapeute en intersecteur de pédopsychiatrie à Nouméa durant trois ans (1992-1995), il profita de cette expérience professionnelle pour commencer son terrain de recherches sur les îles Loyauté (Maré et

Ouvéa) où il fut amené à pratiquer auprès d'enfants en difficulté.

Dans sa préface, Marie-Rose Moro précise que l'auteur « [...] refuse de considérer que la psychothérapie appartient seulement au monde occidental. Il montre à partir du terrain kanak, que cette psychothérapie, à condition de tenir compte du contexte culturel et de se nourrir de ce terreau, est un formidable outil qui peut se recréer et non s'appliquer tel quel – se recréer partout ». À propos de sa « pratique et réflexion clinique de psychologue expatrié auprès d'une population autochtone dans une des colonies de l'État français », elle indique que c'est là une « [...] position non dénuée d'ambiguïté » qui « nous aide à penser la clinique d'aujourd'hui mais aussi celle d'hier en situation de colonisation » (p. 9). En qualifiant le travail de Yoram Mouchenik d'« étude anthropologique dans un cadre clinique » et vice versa d'« étude clinique en situation anthropologique », elle insiste sur la « double perspective [qui] est une des grandes richesses de ce travail [et qui] en constitue sans conteste son originalité » (p. 10). Et c'est là que le lecteur que je suis, anthropologue, spécialiste de la parenté et de l'enfant kanak à travers l'adoption notamment, reste sur sa faim ! Car tout au long de l'ouvrage, si l'on est bien renseigné sur l'itinéraire psychothérapeutique, on l'est beaucoup moins sur le contexte social et culturel, tel que cela était annoncé. Quelques éléments disparates, mal ordonnés et insuffisamment fouillés ne permettent pas de comprendre les contextes sociaux et les univers de parenté dans lesquels les cas présentés sont réellement insérés. Je me suis essayée à reconstituer, à partir des éléments donnés, les généalogies des enfants des trois cas exposés, puisque telle était l'annonce de départ, et à replacer les enfants dans leur généalogie ; exercice difficile et parfois impossible compte tenu des informations trop peu précises que l'on décèle au fil des entretiens et des commentaires de l'auteur.

Sa position de recherche, strictement définie, est selon Marie-Rose Moro, « dans la continuité de l'ethnopsychanalyse telle que Devereux l'a fondé¹ [sic] : universalité psychique du fonctionnement et codage culturel de toutes nos représentations et actions » (p. 10).

« Une question parcours [sic] l'ensemble du texte qu'est-ce qui dans le système culturel aide à soigner les enfants kanak ? Et une seconde plus générale concerne le statut des représentations culturelles dans toute psychothérapie quelque [sic] soit son orientation mais en particulier dans la technique psychanalytique qui est celle qu'il utilise de manière préférentielle. Ainsi si la vulnérabilité est un concept psychologique (Moro, 1998), il faut aussi le penser à partir de ce travail comme un concept anthropologique » (p. 11).

Pour définir le profil psychologique des enfants kanak, « il faut examiner sérieusement les rapports individu-société au sein du monde kanak » (Bensa, p. 13). Alban Bensa insiste sur le fait que :

« Dans le champ des études sur la Nouvelle-Calédonie mélanésienne, l'entreprise de recherche de Yoram Mouchenik

1. Faute d'accord dans le texte original, l'une des trop nombreuses fautes de cet ouvrage, dommage !

enterre donc les points de vue normatifs qui supposent l'existence d'une personnalité kanake² générique. » (p. 15)

Avec l'étude de Yoram Mouchenik, « il devient possible », selon lui, « de dégager, entre le “tout individuel” (contredit par les faits) et le “tout collectif” qui fige improprement la vie sociale, une voie plus réaliste, celle du travail qu'effectue [sic] les sujets concrets pour donner sens à ce qui leur arrive » (p. 15). Mais n'est-ce pas là le propre de la démarche anthropologique et ne le faisons-nous pas tous quand nous donnons la parole dans nos études aux discours des uns et des autres pour montrer en quoi la pratique ne correspond pas toujours à la norme annoncée et comment diverses variantes sont possibles tant dans les actions elles-mêmes que dans leurs interprétations ? Et l'auteur peut-il vraiment le faire ici avec seulement trois cas ? Rien n'est moins sûr.

« À l'inverse », précise Alban Bensa, « sont ici mises en avant des constructions en termes de généalogies, de puissances ancestrales, d'attribution de pouvoirs sorciers, etc., pensées comme des options interprétatives possibles au sein de l'inextricable réseau de causes et d'effets où chacun se trouve plongé » (pp. 15-16), constructions, comme je l'ai déjà mentionné ci-dessus qui sont plus suggestives que convaincantes. En effet, dans les trois études de cas proposées à l'analyse dans la dernière partie, les informations généalogiques données sont trop vagues pour permettre de s'y retrouver dans l'univers parental des enfants concernés. Avant de revenir plus en détail sur la présentation de ces trois cas, disons encore quelques mots sur les trois premières parties, sans prétendre à l'exhaustivité.

Dans la première partie, l'auteur expose sa « méthode de travail », mêlant entretiens, récits de vie et discours familial sur les troubles des enfants et les réponses que les familles ont tenté d'apporter (p. 27). Pour cela, il a multiplié les rencontres avec plusieurs personnes des familles paternelles et maternelles des trois enfants, de générations diverses, en différents lieux, afin de recueillir des informations étiologiques, historiques et événementielles (p. 28). « Ils [les entretiens] sont complétés par les explications plus générales d'interlocuteurs kanaks [sic] qui ont accepté d'expliquer et de commenter les nombreux aspects de la vie sociale que notre investigation nous conduit à aborder » (p. 28). En cela, il travaille comme chacun d'entre nous, en tentant de multiplier les sources d'informations pour les interroger, les croiser et les expliciter mutuellement, en soulignant le rôle des femmes de toutes générations dans l'apprentissage et la transmission des savoirs familiaux, choses peut-être pas assez souvent notées par tous ceux qui travaillent sur la Nouvelle-Calédonie kanak. Nous avons eu l'occasion de nous en apercevoir à plusieurs reprises, sans doute en raison de notre position de femme qui nous amène à partager beaucoup de temps de la vie quotidienne des femmes kanak et de leurs enfants, mais aussi en raison de nos sujets d'études (études de

parenté, généalogies, éducation des jeunes enfants...). Sans compter que, dans ces sociétés patrilinéaires, les femmes ont de plus l'avantage, de par leur mariage ailleurs, de cumuler deux savoirs, celui de leur lignage de naissance et celui du lignage où elles se marient et où elles deviendront ancêtres.

Si l'auteur ne veut pas « [...] être interprète d'une “pensée kanak” généralisable ou d'une façon “d'être au monde” » (p. 29), il ne respecte pas toujours ce principe puisqu'il dit, à partir de trois cas, que les enfants kanak sont par essence vulnérables.

Il insiste également sur les stratégies de cumul et de pluralisme médical (p. 30), déjà montrées par Marie Lepoutre pour Lifou et par d'autres pour d'autres domaines de la vie sociale kanak en dehors du domaine médical qui nous intéresse ici. À mon sens, en effet, comme je l'ai montré à de multiples reprises (dans le domaine de la pêche comme des techniques en général, tout comme dans le domaine économique ou de la parenté), le cumul est propre à la société kanak et à sa façon de prendre ce qu'elle peut dans la société occidentale tout en gardant ses propres pratiques.

Revenons maintenant sur les trois cas traités : Igor d'Ouvéa (pp. 99-148), dont les troubles seraient les manifestations somatiques des menaces qui pèsent sur son lignage (risque d'extinction par défaut de descendance masculine et recours à l'adoption sur plusieurs générations successives) ; Victor de Maré (pp. 149-168), « l'enfant des vieux³ », dont le polyhandicap est une marque de l'ancestralité et des divinités claniques en raison d'un conflit ancien et de la transgression d'un lieu tabou ; Armand également de Maré (pp. 149-228), en proie à des crises de violences du fait de difficultés familiales et lignagères complexes.

Igor est donc un enfant souffrant de maux de tête, « en danger, entre conflits et tensions de filiation » (p. 99), en raison, d'après les discours de plusieurs membres de la famille – entretien avec la maman Jeanne, l'arrière-grand-mère Agathe O. dite tantôt paternelle (p. 103), tantôt maternelle (p. 105 !), mais qui doit être en fait l'arrière-grand-mère maternelle d'Igor puisqu'il est né de père inconnu ! –, de la question du nom de lignage incertain en raison d'« adoptions en cascade qui ponctuent son histoire et jettent le doute sur la véritable identité d'Igor, de son père et de son grand-père paternel. L'enjeu central, dans ce cas particulier et aussi dans de très nombreuses histoires kanak, est celui de la construction d'une filiation masculine par-delà les ruptures qu'elle peut connaître » (pp. 16-17), l'adoption d'un enfant mâle étant une pratique très courante en Nouvelle-Calédonie pour assurer une descendance à un lignage en manque de garçon. « La santé de l'enfant, explique Yoram Mouchenik, sert ici de “métaphore” de la situation sociale de son lignage. Il faudra donc faire remonter les maux d'Igor au malaise sociologique de son groupe de parenté. » (p. 16).

2. Tout au long de l'ouvrage, aucune systématique dans l'écriture de kanak/Kanak qui montre là encore un défaut de relecture et un travail éditorial insuffisant, ce qui nuit à une édition par ailleurs plutôt belle !

3. Chapitre qui a déjà été publié en partie sous forme d'article en 2003 dans le *JSO* 116 (pp. 53-64), sans que cela ne soit mentionné dans l'ouvrage !

Si j'essaie de reprendre les éléments généalogiques présentés par Yoram Mouchenik (un schéma généalogique succinct aurait été des plus utiles pour le propos, vu la méthode prônée), on se trouve face à des informations peu précises et parfois contradictoires, comme nous l'avons déjà noté pour Agathe. On manque aussi de précisions (pas de rangs de naissance donnés pour les frères et sœurs de Jeanne, la maman d'Igor (p. 111), Anne, fille adoptive d'Agathe est présentée ainsi : « la maman d'Anne avec la maman de Justin sont frère et sœur » (sic ! p. 111) au lieu de sœurs !

La façon dont est présentée la méthode d'enquête face au cas d'Igor me laisse aussi quelque peu perplexe : il peut paraître illusoire de croire que quelques entretiens suffisent à comprendre le contexte familial, clanique et généalogique quand tout ethnologue qui se respecte met plusieurs mois d'enquêtes pour bien saisir toutes les dimensions de ces données.

Si tout est présenté ici à travers des adoptions en cascade provoquant des difficultés de définition des places et rôles des membres de cette famille, il apparaît en fait que ce soit plus un conflit entre deux familles du même nom qui soit le plus significatif (p. 121) en raison de conflits fonciers dus à la volonté expansionniste de la famille accueillie ! Rien de plus classique en Nouvelle-Calédonie ! Et comme aucune précision n'est donnée quant à la nature des adoptions dites en cause – car il en existe de différentes sortes comme nous avons pu le voir ailleurs en pays paicî –, il est très difficile de démêler l'écheveau des relations conflictuelles. Les explications données par l'auteur restent trop superficielles, sans véritables analyses contextuelles, sans compter que l'on reste sur sa faim quant à l'analyse et la présentation des extraits d'entretiens : on ne sait pas toujours qui parle et de qui !

Le deuxième cas, celui de Victor, a déjà été présenté dans nos colonnes, nous n'y reviendrons donc pas. Rappelons seulement que le handicap de l'enfant est compris ici comme la marque valorisée de la divinité ancestrale. Dans ce cas, le psychologue tente d'en replacer la compréhension dans une analyse d'anthropologie religieuse, très limitée à mon sens. En la matière, comme dans d'autres domaines, on est déçu, on attend plus, comme annoncé au départ. « Contrairement aux autres deux cas étudiés, celui-ci est trop sur-interprété par l'entourage familial de l'enfant pour que puisse s'y glisser une autre parole, *a fortiori* celle du psychologue », note Alban Bensa (p. 17). Si « la puissance accordée par les gens à leurs propres interprétations fait écran à toute intervention thérapeutique », cet effet existe aussi en d'autres domaines, notamment pour les maladies de toute sorte où certains incriminent telle ou telle maladie avec son remède traditionnel et se refusent d'aller voir un médecin pour se soigner.

Le troisième cas est très lié à la sorcellerie : les femmes de la famille « énoncent une attaque sorcière réussie, voire mortelle, dans la famille à chaque génération » (p. 170) qui « est en général une menace

qui dépasse l'individu pour s'adresser au groupe » (p. 171). Le grand-père d'Armand a en effet transgressé un interdit, consommer la tortue réservée au chef et « le lien établi entre Armand et la transgression du grand-père est précédé de la répétition du malheur propre à le définir davantage comme une agression » (p. 181).

Le principal reproche que l'on peut faire à ce livre est de généraliser, à partir de trois cas, la vulnérabilité de l'enfant kanak. Même si l'auteur s'en défend ailleurs :

« Il ne faut pas se focaliser outre mesure sur le titre d'un ouvrage qui peut parfois porter à confusion. » (Interview de Yoram Mouchenik, dans *Mwà vée* 49, 2005 : 38)

Alors pourquoi choisir un tel titre ? On peut se le demander ! Car c'est pourtant le point central retenu par bien des lecteurs, intervenants médicaux ou psychosociaux :

« Quant au concept d'"enfant vulnérable" qui est le titre de l'ouvrage, bien évidemment, il s'agit ici d'une notion anthropologique centrale qui sous-tend toute la recherche clinique et théorique de Y. Mouchenik. Il s'agit de la représentation de la fragilité fantasmatique de l'enfant au sein d'une organisation sociale familiale clanique particulière. » (Marie-Odile Pérouse de Monclos, 2006)

Ce concept de vulnérabilité⁴, très « santé publique », s'est aussi développé en grande partie pour définir les groupes cibles des politiques de santé dans la prévention du risque VIH. Mais il est très stigmatisant et insuffisamment discuté par l'auteur dans cet ouvrage – seules deux pages de l'introduction lui sont réellement consacrées (pp. 23-25) et un peu plus dans la conclusion (pp. 229-232, 240-241). On peut y lire notamment :

« La vulnérabilité de l'enfant serait alors, surtout, la conséquence de celle de ses parents dans la famille restreinte, sans être suffisamment reliée aux mondes symboliques et sociaux qui lui donnent un sens. Les travaux de Marie-Rose Moro en psychothérapie transculturelle des enfants de migrants font exception en théorisant la problématique de la vulnérabilité de l'enfant dans la conjonction des paramètres culturels, sociaux et fantasmatiques (1989). La notion de vulnérabilité de l'enfant, souvent implicite en anthropologie et explicite en psychologie, peut être comprise, comme le souligne Doris Bonnet (1999), à travers les approches "émique" et "éthique" de la classification des maladies. La première est le point de vue local, la seconde est celle de l'observateur extérieur à la culture. Dans le point de vue local n'apparaît pas la notion de vulnérabilité, celle-ci est elle-même déjà une interprétation, et une synthèse qui relèvent de l'approche "éthique". » (p. 25)

« Parmi les multiples paramètres impliqués, la notion de vulnérabilité est omniprésente dans son contexte symbolique et social. » (p. 229)

Au final, quel est l'utilité d'un tel livre et du travail de psychologue dont il est rendu compte au fil des pages ? Dire que les enfants kanak sont par essence vulnérables ! Quiconque connaît un tant soit peu les

4. « La notion de vulnérabilité renvoie à la finitude et à la fragilité de l'existence humaine. Les personnes vulnérables sont celles qui sont menacées dans leur autonomie, leur dignité ou leur intégrité physique ou psychique. » ([http://agora.qc.ca/thematiques/inaptitude.nsf/Dossiers/\\$Vulnerabilite](http://agora.qc.ca/thematiques/inaptitude.nsf/Dossiers/$Vulnerabilite)).

sociétés kanak ne peut partager ce point de vue sans critiques. Sans compter qu'on peut se demander si l'auteur se donne tous les moyens de son projet, car souvent une absence de méthode nuit grandement au propos et gêne le lecteur.

Références citées :

Mwà vé 49 : *Hier, aujourd'hui. Enfant et société*, juil.-sept. 2005.

PÉROUSE DE MONCLOS Marie-Odile, 2006. Lectures croisées. « L'enfant vulnérable »..., *Enfances et psy* 30, pp. 181-186.

Isabelle LEBLIC,
CNRS – LACITO

L'originalité de cet ouvrage réside dans la double perspective de Yoram Mouchenik, anthropologue et psychothérapeute, qui témoigne de sa pratique et d'une réflexion clinique en pays kanak, en Nouvelle-Calédonie. L'auteur concilie une recherche rigoureuse et une aide thérapeutique aux enfants et à leurs familles. Son projet repose sur la rencontre de l'altérité et du familier universel. Il ne se livre pas à une tentative d'anthropologie ou de psychanalyse appliquée, mais rend compte de la complexité des réalités psychiques et sociales et intègre le point de vue kanak sur ces questions. Il apporte aux ethnologues les nuances de l'écoute du psychologue et aux thérapeutes les perspectives de l'ethnologie de la parenté, du religieux et du politique. Stimulé par Alban Bensa, il s'inscrit dans une anthropologie critique et contextualisée prenant en compte l'histoire et la rencontre des disciplines et se réfère à l'impulsion de Marie-Rose Moro (1998) qui développe en France les psychothérapies transculturelles. Tous deux préfacent ce livre dont la première partie est consacrée à l'histoire critique des relations entre anthropologie et psychanalyse ainsi qu'au contexte sociopolitique épouvantable de la colonisation française. Les spoliations foncières, les réserves, le travail forcé, les interdictions de circulation, la christianisation intensive... ont particulièrement bouleversé les identités, les relations sociales et les systèmes religieux des populations insulaires du Pacifique.

L'ethnologie de la Nouvelle-Calédonie est indissociable de la colonisation, de l'activité missionnaire et de l'évangélisation. Yoram Mouchenik, tout en reconnaissant l'importance des œuvres de Maurice Leenhardt et de son disciple Jean Guiart, n'hésite pas à critiquer leurs travers qui donnent une description d'une altérité kanak radicale qui serait caractérisée par la pensée prélogique, la non-rationalité et la non-individuation. Ces idées ahurissantes, étendues aux sociétés non occidentales, trouvent hélas encore des émules contemporains. Jusque dans les années cinquante, l'ethnologie de la Nouvelle-Calédonie est indissociable de la colonisation, de l'activité missionnaire et de l'évangélisation. Le pasteur Maurice Leenhardt (1878-1954), à l'œuvre monumentale, deviendra un ethnologue reconnu. Yoram Mouchenik (pp. 74-83), s'autorise un regard nuancé sur ses théories de

la personnalité kanak et de la pensée mythique avec ses corollaires de pensée prélogique, de non-rationalité et de non-individuation que Leenhardt développe dans son ouvrage le plus connu *Do kamo* (1947). Ces idées qui soulignent l'altérité radicale seront fortement critiquées ultérieurement mais trouvent encore des émules contemporaines.

Les missions maintiennent leur influence dans deux secteurs importants de la vie quotidienne, la santé et l'enseignement, dont elles ont conservé longtemps le monopole. Des médecins résidents des armées n'exercent qu'à partir de 1960. Il faut attendre 1984 pour que, sous la pression des mouvements indépendantistes, les médecins soient recrutés parmi les civils. Le développement de la psychiatrie en Nouvelle-Calédonie est inséparable de l'histoire de l'hôpital du bagne. C'est dans ce lieu particulièrement inhospitalier qu'est créé, en 1991, un service de pédopsychiatrie. L'auteur y occupe un poste de psychologue. Il nous confie ses questions et ses incertitudes car, travailler comme fonctionnaire dans un territoire d'Outre-Mer, qui, malgré ses luttes, n'a pas accédé à l'indépendance, n'est pas sans ambiguïté. Le contexte demeure colonial et la société complètement clivée entre colons européens et population kanak très mal tolérée dans la capitale, Nouméa, érigée en Saint-Tropez océanien.

Psychiatres et psychologues, souvent expatriés, exercent dans le déni ou l'ignorance de la population et de la culture autochtones. L'auteur choisit lui de mener une part de son travail au-delà de Nouméa, dans l'espace rural. Son offre de soins auprès des familles et des enfants des îles Loyauté, de Maré et d'Ouvéa, résolument transculturelle, se démarque de la médecine coloniale. Elle prend sens en échappant à la circonscription médicale où le médecin-chef entretient des rapports de pouvoir conflictuels avec les Kanak. Au dialogue inégal du dispensaire, Yoram Mouchenik préfère la démarche longue, laborieuse et respectueuse des codes sociaux permettant d'arriver à l'espace domestique de l'habitat familial. Il travaille avec une petite équipe mobile au domicile des familles. Les entretiens donnent accès aux représentations de la maladie et aux pratiques thérapeutiques. Mais l'enfant qui souffre symbolise aussi des conflits non résolus quelquefois depuis des dizaines d'années. Il a besoin des portages psychiques et physiques et des bricolages symboliques qui donnent un sens aux gens, aux choses et aux événements. Mais l'auteur précise, en référence à Georges Devereux (1972) que ces juxtapositions sont incompatibles pour certaines personnes alors que pour d'autres elles sont la condition même du travail thérapeutique.

Dans les trois études de cas présentées, il analyse l'ensemble des données psychologiques, psychanalytiques et ethnographiques que fournissent les entretiens répétés avec les familles des enfants. Il s'attache au travail de chacun pour donner sens à ce qui leur arrive. Il montre comment discours et pratique ne relèvent pas d'un système fermé. Ainsi, la référence aux puissances ancestrales ou aux pouvoirs sorciers, par exemple, n'est qu'une des options interprétatives possibles. Il donne à voir la diversité des idées avancées par les familles et la dynamique de leurs interprétations.

Leurs récits ne sont pas précédés d'une description ethnographique de l'organisation sociale des îles Loyauté. Les paramètres sociaux culturels qui pourraient avoir une fonction thérapeutique se découvrent au fil des rencontres. L'auteur se démarque de l'idée de système de parenté et d'alliance habituelle aux ethnologues pour se pencher sur les contradictions vécues par les individus. Il met l'accent sur les difficultés des personnes aux prises avec les institutions sociales, les exigences familiales, résidentielles ou thérapeutiques.

La première étude soulève la question de l'identité dans les cas d'adoption. La parole est donnée aux membres de la famille d'un enfant qui souffre de maux de tête. La santé de l'enfant sert de « métaphore » à l'histoire du lignage dans lequel les ruptures de filiation masculine et les adoptions en cascade posent des problèmes d'identité. La seconde analyse touche aux rapports complexes à l'ancestralité qui éclairent la place d'un enfant gravement handicapé dans sa famille et son lignage. Le malheur transformé en élection divine permet d'intégrer la singularité du petit à la vie quotidienne d'autant qu'il n'existe aucune prise en charge médicale des polyhandicapés. Le thérapeute exprime les limites de son travail clinique. Les violentes crises d'agressivité d'un troisième enfant sont l'occasion de nouer et dénouer les rapports de pouvoir dans lesquels l'enfant, le psychologue et les parents sont pris. L'enfant s'investit « à corps perdu » dans un travail de construction de l'image de soi. Attention est portée à l'instabilité des structures politiques et à la fluidité des unités de parenté. Pour fortifier sa lignée chacun est contraint de prouver ses origines, de déjouer les attaques dont il pense être victime. L'enfant, placé au centre de tous les enjeux, est tantôt délaissé ou exposé, tantôt choyé et exalté. Les cas décrits par Yoram Mouchenik font non seulement écho aux structures politiques kanak ainsi qu'à ses représentations mais également au contexte administratif français et son organisation de l'état problématique. L'un des intérêts majeurs de ce livre prenant résidence dans le partage des trajectoires individuelles, des cheminements qui s'entrecroisent au fil de récits choisis avec pertinence et des interrogations de l'auteur sur ce qui dans les données culturelles, historiques, sociales et politiques aide à soigner les enfants en situation transculturelle.

Références citées :

- DEVEREUX Georges, 1972 (1985). *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion,
 LEENHARDT Maurice, 1947. *Do kamo*, Paris, Gallimard.
 —, 1952. La propriété et la personne dans les sociétés archaïques, *Journal de psychologie normale et pathologique*, pp. 278-292.
 MORO Marie-Rose, 1998. *Psychothérapie transculturelles des enfants de migrants*, Paris, Dunod.

Danielle JONCKERS,
 CNRS-GSRL, Paris

À propos de *L'enfant vulnérable* de Yoram Mouchenik. La fragilité propre à l'enfance, connaît-on une société

humaine qui l'ait observée avec indifférence ? De l'Antiquité grecque et romaine, reste au moins célèbre cette plainte contre la « Nature moins mère que marâtre » :

« L'homme est le seul que, le jour de sa naissance, elle jette nu sur la terre nue, le livrant aussitôt aux vagissements et aux pleurs. Nul autre parmi tant d'animaux n'est condamné aux larmes, et aux larmes dès le premier jour de sa vie. [...] Heureuse naissance ! [...] Combien de temps ne sent-on pas des battements au haut de sa tête, indice de la plus grande faiblesse (*imbecillitatis indicium*) entre tous les animaux ? » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 1, 1-4, trad. Émile Littré)

Au-delà des mots, la « notion de vulnérabilité » de l'enfant, que l'ouvrage de Yoram Mouchenik revendique au moins comme principe heuristique nouveau, semble si universellement et anciennement partagée qu'on ne voit guère pourquoi il faudrait s'y attarder.

Bien entendu, si elle a pu s'exprimer dans les sociétés apparemment les plus sûres d'elles-mêmes et de leur destin (la Rome impériale, par exemple), cette inquiétude des adultes à l'égard de leur progéniture comme de leur propre avenir est forcément exacerbée dans le contexte « transculturel » de civilisation moribonde (ou au moins en transformation accélérée) où a travaillé l'auteur, la Nouvelle-Calédonie des dernières décennies. Rien n'est plus frappant que les quelques dessins d'adolescent illustrant ce volume (pp. 208-222), et qui contrastent vivement avec l'euphorique photographie de couverture figurant « une grand-mère de Maré et son petit-fils » : les mêmes démarques de bandes dessinées japonaises occupent sans doute aujourd'hui les temps morts d'écoliers du monde entier, quelle que soit leur culture d'origine. De la part de leurs « auteurs », expriment-ils le poids accablant des attentes à leur égard de leurs ascendants et des normes culturelles qu'ils reproduisent, le rejet de ces attentes ou même l'aspiration à une vie de personnage de dessin animé ou d'« heroic fantasy » ? Cela dépend certainement des contextes et même des individus, mais on ne peut que regretter que Yoram Mouchenik n'ait pas mieux qualifié la situation « transculturelle » propre à chacun des trois cas (d'école, semble-t-il affirmer) qu'il étudie en détail. On apprend au détour d'une phrase (p. 210) que le dernier des garçons évoqués (Les filles existent-elles ? Existence-elles aussi à leurs yeux ?) regarde assidûment la télévision et que c'est elle qui « inspire » ses dessins : seulement ses dessins ? Et qu'en est-il des deux précédents et de leur parentèle à tous ? Négligeant de faire la part de toutes les « influences extérieures » du même genre, le tableau que dresse ce livre d'une étiologie principalement coutumière ou coloniale des troubles dont sont victimes ses patients semble trop incomplet pour rendre réellement compte de la situation psychologique actuelle des Kanak, adultes ou enfants, de l'un et l'autre sexe, confrontés à ce qu'on appelle la « mondialisation ».

C'est néanmoins au nom du « développement d'une anthropologie et d'une recherche en sciences sociales [...] qui accordent une place plus grande à l'histoire et à la rencontre des disciplines », « sous l'impulsion d'Alban Bensa » (p. 20) que l'auteur développe

d'étranges charges contre les ethnologues néo-calédoniens de jadis, et spécialement Maurice Leenhardt pour sa « notion de personne en Mélanésie » (pp. 77-81, avec moins de virulence toutefois qu'Alban Bensa qui dénonce l'« ahurissante conviction du missionnaire », p. 13). Dans les bouleversements de toutes sortes auxquels sont aujourd'hui soumises les sociétés traditionnelles du Pacifique, même les meilleures observations ethnologiques d'autrefois perdent forcément de leur validité, mais leur en faire grief relève de cette faute de méthode que l'historien espagnol Salvador de Madariaga a nommée « l'anachronisme psychologique ». Depuis plus d'un quart de siècle, les ethnologues principalement d'expression anglo-saxonne qui travaillent dans le reste de la Mélanésie « transculturelle » se concentrent de plus en plus sur la psychologie individuelle et la notion de « personne », sous l'influence notamment de *Do Kamo* (première édition en anglais, Chicago, 1979 et commentaire de James Clifford, *Person and Myth*, en 1982), comme l'ont souligné d'excellents chercheurs (A. L. Epstein, Michele Stephen, etc.) certainement aussi scrupuleux que dépourvus de toute sympathie pour les missionnaires. Il est dommage que Yoram Mouchenik se soit privé de leurs apports ou de leurs débats qui intéressaient directement sa recherche (tels ceux suscités par l'article de Schwartz, « Cult and Context : the Paranoid Ethos in Melanesia », *Ethos* 1, 1973, évoqués par A. L. Epstein dans le *JSO* 110, 2000, à comparer avec le contenu allusif et vague de la note 217 p. 174 de *L'enfant vulnérable* sur la sorcellerie et « l'aspect paranoïaque des relations sociales » qu'elle induirait). Il est difficile de se prévaloir de la « rencontre des disciplines » en laissant de côté une proportion aussi importante, en volume comme en portée, des récentes recherches internationales et « transculturelles » dans l'ensemble de la Mélanésie.

On n'aurait garde d'oublier que l'auteur, psychologue, cherchait avant tout à alléger la détresse de ses patients et de leur entourage, et la générosité de son engagement, ici comme sur d'autres terrains d'urgence (comme le rappelle Marie-Rose Moro), force la sympathie. La situation actuelle de la psychothérapie et des aides à l'enfance en France « métropolitaine » suggère l'ampleur de leur pénurie présente, comme celle de leur misère passée, dans les îles Loyauté. L'auteur a évidemment raison de dénoncer là des vestiges du « temps des colonies », au risque d'indignations parfois mal ciblées. Yoram Mouchenik ne dissimule pas ses difficultés au milieu d'intervenants multiples, ne masque pas ses échecs, et présente prudemment sa démarche de « psychothérapeutique transculturelle » (ou complémentaire) comme principalement « heuristique », empirique, à l'épreuve des faits. L'impression ambiguë que laisse son livre tient à la façon qu'a l'auteur de s'appuyer sur le savoir ethnologique à des fins thérapeutiques tout en adressant plus ou moins explicitement le reproche aux ethnologues de jadis ou d'aujourd'hui de n'être pas logés à la même enseigne, celle de l'efficacité immédiatement constatable, dont les « juges de paix » sont la rémission ou la guérison des détresses psychiques. Mal fondé en raison, et encore moins en logique, ce reproche est désastreux dans ses effets.

Il semble admis aujourd'hui que psychothérapeutes et ethnologues institutionnels, en l'attente d'une éventuelle mise au pas de ces deux professions par un pouvoir qui les trouverait à la fois trop critiques et insuffisamment « rentables », sont davantage au service du public qu'ils envisagent que des institutions qui les paient, et la plupart de tous ces professionnels sont probablement alarmés non seulement par la « vulnérabilité » d'une partie ou d'une autre de ce public, mais par les signes multipliés d'un état d'urgence toujours croissant, qui met désormais en jeu la survie de milliards d'humains, imposant de mettre à la disposition de tous les outils ou les « armes » nécessaires au salut commun. Cette mise en commun, ou si l'on veut, cette « rencontre des disciplines », ne peut être que critique, et si elle a tout à craindre d'un irénisme plus ou moins « missionnaire », elle n'a rien à espérer des polémiques creuses relayées par ce livre, où les poses partisans font d'autant plus déplorer l'absence d'analyses réellement militantes, globales et utiles à tous.

Gilles BOUNOURE

Anne-Marie et Pierre PÉTREQUIN, avec la collaboration d'Olivier WELLER, 2006. *Objets de pouvoir en Nouvelle-Guinée. Approche ethno-archéologique d'un système de signes sociaux*, catalogue de la donation Anne-Marie et Pierre Pétrequin, préface de Patrick Périn (directeur du musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, MAN—RMN-CTHS, 552 p., environ 600 illustrations et cartes en noir et blanc et couleur, index, bibliographie.

Que le différend, ou même le conflit, entre les tenants de l'appréciation « esthétique » des objets venus d'Océanie (ou d'autres « civilisations extra-européennes ») et ceux de leur étude « anthropologique » soit loin d'être apaisé, ceux qui ont assisté successivement, dans les derniers jours de juin 2006, à l'inauguration du musée du quai Branly et à la présentation de la donation Pétrequin au musée de Saint-Germain-en-Laye en ont reçu une nouvelle preuve de fait : l'organisation de ces manifestations en deux lieux distincts suffisait à ridiculiser les prétentions toutes « verbales » des responsables de la « mission de préfiguration » de la première institution à « dépasser définitivement cette vieille querelle », qui est née avec les musées et durera autant qu'eux. Les visiteurs ne manquaient pas d'autres points de comparaison entre le premier « événement » organisé en forçant les feux, les volontés et les budgets et le second, lui aussi préparé de longue date, lui aussi inscrit au registre des « priorités » nationales depuis des années, mais sans cesse retardé faute de fonds pour accueillir dignement cette donation. Quant aux publications, aucune de celles éditées, par brassées, à l'occasion de la première de ces manifestations ne s'approchait de près ou de loin de cet ouvrage scientifique considérable dont l'exposition de Saint-Germain était aussi destinée à marquer la parution.

Il serait injuste, à propos de cet ouvrage, de ne rien dire de l'exposition ni de la simplicité, de la chaleur et même de l'enthousiasme avec lesquels Anne-Marie et

Pierre Pétrequin aussi bien que Patrick Périn, le directeur du MAN, accueillirent leurs visiteurs d'un soir. Parcourir la présentation des trois cents pièces sélectionnées pour cette exposition en suivant les explications d'Anne-Marie et Pierre Pétrequin leur fit mesurer de façon exceptionnelle (car de vive voix et de quelles voix vives !) que nombre d'objets d'apparence modeste, jugés indignes d'autres musées, revêtent, pour qui sait, une importance scientifique égale à celle de bien des « chefs-d'œuvre ». La ferveur communicative de leurs hôtes incitait même les habituels parasites des vernissages à délaissier leurs papotages pour regarder enfin de près des objets traditionnels océaniques et s'intéresser à leur distribution dans les vitrines. Quant à Patrick Périn, qui justifiait auprès des journalistes (comme dans sa préface au catalogue) l'entrée au musée d'Archéologie nationale de ces mille cinq cents objets de Nouvelle-Guinée en tant que matériel supplémentaire pour la « salle de comparaison » prévue dès la création de ce musée en 1865 et très largement étendue sous la direction d'Henri Hubert, il s'amusa visiblement qu'on lui objecte que, suivant le principe de la donation Pétrequin, sa « salle de comparaison » était appelée à absorber toutes les collections du musée du quai Branly, sinon même beaucoup de celles du Louvre.

Anne-Marie et Pierre Pétrequin avaient rappelé dans un précédent ouvrage (*Écologie d'un outil : la hache de pierre en Irian Jaya (Indonésie)*, 2000 : 397) qu'ils en étaient venus à étudier les techniques traditionnelles encore observables aujourd'hui en Nouvelle-Guinée en tant que « préhistoriens et dans le but explicite de donner aux préhistoriens d'autres hypothèses à tester sur le passé que les seules traditions conceptuelles du monde archéologique », prenant aussitôt pour exemple « deux aires de production de lames polies en Europe » (Vosges du Sud, Alpes) semblant vérifier certains « aspects du modèle néoguinéen, où se mêlent d'un côté les déterminismes matériels et techniques et de l'autre les résultantes des fonctionnements sociaux, sans qu'il soit possible de faire l'économie des uns ou des autres pour appréhender la complexité des phénomènes ». Ces derniers mots paraissent résumer au plus près la démarche constante de ces deux préhistoriens « comparatistes », en même temps que l'ambition principale de ce dernier et monumental ouvrage. *Objets de pouvoir en Nouvelle-Guinée* intéresse évidemment aussi bien les océanistes que les préhistoriens. Quel bénéfice en tireront les seconds, il leur reviendra de l'apprécier. Quant aux premiers, ils se réjouiront d'abord de voir rassemblés, et généralement remaniés, non seulement des travaux qui avaient été publiés à leur attention (notamment dans ces colonnes, *JSO* 91, 1990-2 et 108, 1999-1 ou dans les « mélanges Gerd Koch », *Gestern und Heute*, 1998), mais aussi des articles donnés à des publications plus lointaines, telle la très remarquable enquête sur les flèches des Dani, parue en 1990 dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*.

Ce qu'on ne tardera pas à nommer par commodité le « catalogue Pétrequin » défie le compte rendu « critique » du fait non seulement de son volume, de la

complexité et du nombre des sujets abordés, mais aussi de l'expérience des auteurs, sans équivalent actuel ni « concurrence » pouvant autoriser d'autres chercheurs à des discussions d'ensemble, si bien qu'il faut s'en tenir ici à de brèves observations. La Nouvelle-Guinée concernée est surtout l'actuelle partie indonésienne, ses Hautes Terres et la région du lac Sentani où les auteurs ont fait de nombreux et fructueux séjours, mais avec des explorations ou des incursions s'étendant aux rivages de la mer d'Aradura au sud, à l'ensemble du bassin du Sépik à l'est et aux Moluques au nord : le « terrain » choisi (et présenté de façon très vivante dans une longue introduction) est le lieu de rencontres entre « civilisations » anciennes probablement le plus riche qu'offre toute l'Océanie, et les auteurs apportent souvent des éléments nouveaux sur ces rencontres. Sur le plan de la culture matérielle, que les préhistoriens sont particulièrement entraînés à étudier dans le moindre détail, l'ouvrage envisage successivement les objets de parure ou de parade (« Arcs, filets et perles : la mise en scène individuelle », pp. 52-173), la production, le commerce et l'usage de minéraux de haut prix (« Cuire le sel et cuire la pierre », pp. 174-318) et enfin ceux de la céramique (« Des pots pour les échanges », pp. 320-526). Cette dernière partie constitue, pour la Nouvelle-Guinée, le premier exposé de quelque ampleur jamais consacré à ce sujet en langue française.

Attirés par tout ce qu'ont de spectaculaire et fascinant les sociétés étudiées (et abondamment photographiées dans le livre) en tant que vestiges contemporains des « âges lithiques », mais aussi par le style remarquablement clair des auteurs et l'excellente organisation du volume (j'ai mis quelque temps à trouver la légende du spécimen 87 913 reproduit p. 304, beau manche de battoir à sagou à tête pivotante de style Geelvink, décrit p. 39 sans renvoi à la p. 304, mais cet oubli semble unique), les lecteurs, qu'on peut ainsi espérer nombreux, y feront des découvertes souvent comparables à celles que leur avait procurées Pamela Swadling dans *Plumes from Paradise* (1996), le premier ouvrage à révéler à un assez large public les acquis et les ressources de l'archéologie en Nouvelle-Guinée. Mais, rapportée à l'approche principalement historique de Pamela Swadling, la méthode d'Anne-Marie et Pierre Pétrequin est largement différente, et emprunte fréquemment le chemin inverse, consistant à partir du présent pour remonter dans le passé. Par la diversité de ses champs d'étude plus ou moins étroitement corrélés, ce qu'ils entendent par « ethno-archéologie » se rapproche aussi largement du projet d'ethnologie « globale » mené en 1974 par Gerd Koch et son équipe berlinoise chez les Eipo. L'enquête déjà citée sur les flèches de chasse et les flèches de guerre des Dani, mettant en évidence une composition des « paquets de flèches » correspondant à chaque tranche d'âge ayant des domaines d'activité privilégiés, est un modèle, non pas seulement de l'excellente méthode des auteurs, mais de recherche débouchant sur des apports immédiats et plus lointains, eu égard par exemple aux dizaines de milliers de flèches néo-guinéennes aujourd'hui entreposées à peuprès indistinctement dans les réserves des musées, au grand embarras de leurs conservateurs.

À défaut de pouvoir signaler tous les résultats factuels de cette recherche monumentale, on s'arrêtera pour finir à cette autre ambition centrale du volume, étudier la culture matérielle sous l'angle d'un « système de signes sociaux » c'est-à-dire, si l'on ose emprunter ces termes à Maurice Godelier, déterminer la part de « l'idéal » dans « le matériel ». Que tous les produits de l'industrie humaine soient à un titre ou à un autre des « objets de pouvoir » ou « de prestige », c'est un lieu commun exploité de nos jours aussi bien par les marchands d'art primitif que par les vendeurs d'automobiles. Anne-Marie et Pierre Pétrequin concluent de leurs observations et de leurs collectes d'objets qu'« à travers tous ces signes matériels s'exprime le besoin de se différencier et d'exprimer son pouvoir sur les autres. » (p. 529). De leur séjour chez les Eipo, Gerd Koch (*Malingdam*, 1984) et son équipe avaient au contraire conclu à l'absence de tout « pouvoir sur les autres » dans cette société « acratique » ou « anarchique » composée d'êtres parfaitement accomplis sur le plan individuel, mais il est vrai encore préservée de toute influence extérieure. Comment est né ou s'est imposé ce « besoin » de « pouvoir sur les autres » – supposé que cette dernière expression ait partout le même sens, en Nouvelle-Guinée comme en Occident –, c'est un vaste pan de leurs préoccupations que les océanistes ethnologues disputeront sans doute à leurs collègues préhistoriens qui s'y aventurent à la faveur de leur « approche ethnoarchéologique ». On peut ainsi s'attendre à ce que le « catalogue Pétrequin » donne rapidement lieu à des développements de premier intérêt, soit dans l'exploitation du colossal matériel historique et archéologique qu'il livre aux chercheurs, soit dans l'appréciation des hypothèses ethnologiques qu'il présente à la discussion.

Gilles BOUNOURE

Hermione WATERFIELD and J. H. C. KING, 2006. *Provenance. Twelve Collectors of Ethnographic Art in England, 1760-1990*, Somogy-Musée Barbier-Mueller⁵, Paris-Genève, 176 p., bibliographies en fin de chapitre, index, très nombreuses ill. noir et blanc et couleur.

Quelque jugement qu'appelle ce petit chapitre de l'histoire « esthétique » et coloniale de l'Europe, c'est indiscutablement à l'initiative de particuliers, collectionneurs ou marchands, que les spécimens ethnographiques y ont été promus au statut d'objets d'art « primitif », et de mieux en mieux étudiés, mis en valeur ou même « en beauté » à proportion que leur cote augmentait et qu'ils suscitaient peu à peu la curiosité du grand public et des spéculateurs, notamment à raison des prix élevés qu'ils commençaient à atteindre. Entre autres effets multiples, cette évolution du « goût », à laquelle Paris doit son tout récent musée, s'est accompagnée d'un intérêt ambigu pour le cheminement de ces objets une fois parvenus en la possession d'Occidentaux, intérêt que les « cartels » de ce même musée

sont loin de décourager (« Ancienne collection Paul Guillaume », « Ancienne collection Charles Ratton ». etc.). Ce livre, dont le titre reprend l'intitulé d'une rubrique désormais classique dans les notices descriptives des objets « primitifs » présentés en vente publique, rassemblant ce qu'on peut dire de leur provenance européenne (« pedigree » dans le jargon des spécialistes !), offre une contribution importante à l'histoire de la circulation des objets anciens d'Afrique, d'Océanie et d'Amérique dans un pays qui fut longtemps la principale « plaque tournante » de ce secteur du marché de l'art.

En premier lieu, les Britanniques avaient accumulé un volume de spécimens ethnographiques sans équivalent dans le reste de l'Europe, du fait de l'extension et de la longévité de leur empire colonial, spécialement dans le Pacifique, avec toutes les allées et venues induites par sa mise en place et son maintien, de missionnaires, marins, fonctionnaires, commerçants ou aventuriers... Ces objets pour la plupart en mains privées ont longtemps constitué une partie du fonds de commerce des brocanteurs et autres marchands de curiosités en tout genre. Mais, comme le remarque Jeremy MacClancy (« A Natural Curiosity : The British market in primitive art », *Res*, 15, 1988, repris dans J. MacClancy ed., *Contesting Art. Art, Politics and Identity in the Modern World*, Oxford, 1997, article non cité par H. Waterfield parce qu'il sort des sujets qu'elle envisage, mais dont les analyses complètent utilement son livre), pendant tout une partie du xx^e siècle, « British social anthropologists ignored material culture and ethnologists were interested only on taxonomy ». Ces derniers, s'ils étaient en charge de musées, pouvaient ainsi être amenés à échanger des « doublons » contre des pièces susceptibles de « compléter » leurs collections, qui n'intéressaient du reste qu'une petite « coterie of dealers, collectors and curators » (MacClancy, *ibid.*). Tel est le petit monde qu'étudie et éclaire ce livre.

Longtemps directrice du département des arts africains, océaniens et américains de Christie's, Hermione Waterfield y a développé non seulement une expertise exceptionnelle à la fois d'ampleur et d'acuité, entre des aires d'expressions artistiques si variées, mais une connaissance à la fois diachronique et synchronique du « milieu » international de l'art primitif excédant très largement ce qu'exige le fonctionnement d'une maison de ventes publiques, serait-elle la première au monde. Dans ses descriptions d'objets, elle s'assura aussi pendant de nombreuses années le concours du grand africaniste William Fagg, ancien *keeper* du département ethnographique au Bristish Museum, et l'un des premiers muséologues britanniques à s'intéresser à la valeur proprement artistique des spécimens ethnographiques. On ne peut être surpris que pour l'introduction et deux chapitres de ce livre, elle se soit ménagé la collaboration d'un autre ancien conservateur du B. M., prestigieux lui aussi, Jonathan C. H. King, auteur de travaux de référence sur l'art des Indiens d'Amérique du Nord. Réputées immorales en France, de telles synergies entre experts venus du secteur public et du monde marchand n'ont rien que

5. NB. – Aux dernières nouvelles recueillies de bonne source, l'éditeur français n'envisage pas d'édition française de ce volume.

d'ordinaire dans les sociétés anglo-saxonnes, où abondent les musées privés, à l'exemple des trois qu'étudie cet ouvrage, le Leverian Museum à la fin du XVIII^e siècle, le Pitt-Rivers Museum à la fin du XIX^e, et le Cranmore Ethnographical Museum de H. G. Beasley, dans les années 1930.

Ces seuls noms suffiraient à éveiller l'intérêt des spécialistes des arts océaniques. Dans la foulée d'Adrienne L. Kaeppler, J. H. C. King avait déjà notablement contribué à reconstituer le cheminement d'objets passés des mains de Cook et de ses compagnons à celles de Sir Ashton Lever (1729-1788), mais le chapitre que consacre ce livre à ce naturaliste excentrique apporte un éclairage nouveau, à la fois par son orientation biographique et par les documents inédits qui l'accompagnent (pp. 16-24), dix aquarelles figurant des vestiges des collectes de Cook entrés au Leverian Museum puis dispersés en 1806 avec le reste de cette collection dans une vente publique où l'empereur François Ier fit acheter plus de quatre cents lots pour son musée impérial de Vienne (I. Moschner, *Die Wiener Cook-Sammlung, Südsee-Teil*, 1955 : 136). A côté de ces objets ethnographiques de premier intérêt, J. H. C. King a raison de souligner que l'étude des spécimens zoologiques et spécialement ornithologiques qui passionnaient Lever, de loin les plus nombreux, pourrait apporter quelques données sur l'évolution des faunes endémiques des îles du Pacifique, évidemment désastreuse après le « contact » et l'introduction de nouveaux prédateurs, mais qui reste mal établie dans son détail.

Ce premier chapitre n'est évoqué ici qu'à titre d'échantillon des découvertes réservées par ce livre à ses lecteurs, même bons connaisseurs de l'histoire des collections ou du fonctionnement du marché de l'art primitif dans le dernier demi-siècle, illustré in fine par les quatre biographies consacrées aux marchands James Keggie (1901-1985), Herbert Rieser (1902-1978), Ken Webster (1906-1967) et John Hewett (1919-1994). Etant à peu près dépourvu de notes et de références détaillées, on déduirait trop hâtivement que l'ouvrage s'adresse avant tout aux coureurs de salles de ventes, aux marchands et aux collectionneurs férus de « provenances » parfois par snobisme ou goût de l'anecdote, le plus souvent par recherche de garanties sur des « marchandises » de plus en plus coûteuses et exposées à la manipulation ou à la contrefaçon. Comme sa lecture l'atteste, ce livre repose sur de longues enquêtes, faites non seulement d'entretiens ou de correspondances, mais de recherches dans les fonds des musées et d'analyses d'archives diverses, riches de données inédites mais rébarbatives : on ne reprochera

pas à H. Waterfield d'avoir résumé la correspondance commerciale d'Oldman ou les livres de comptes de Ken Webster, ni d'avoir composé un livre à la fois savant et de lecture aisée. Il faut certainement lui être reconnaissant de s'être procuré et d'avoir reproduit in extenso les pages inédites de Douglas Newton narrant comment le marchand John Hewett l'a éveillé aux arts de la Nouvelle-Guinée, un soir de 1949 (pp. 153-156).

Dans ce même chapitre final, H. Waterfield révèle (p. 163) qu'Hewett se gardait de partager « with his clients the histories of the objects he sold – indeed he often removed vital labels – but everyone hoped he had kept records » (et il n'a pas laissé d'archives !). Aujourd'hui que les « labels » et autres étiquettes semblent parfois plus recherchés ou cotés que les objets eux-mêmes, l'allégation d'une provenance prestigieuse dépourvue de confirmation matérielle (telle qu'une pauvre étiquette parfois « nomade » !) pouvant même faire soupçonner tout à la fois l'argument de vente, le marchand et l'authenticité de la pièce qu'il propose, cette habitude qu'avait Hewett de brouiller les pistes pourrait paraître insensée ou obsolète à qui ne connaît que superficiellement le marché de l'art (les autres aussi ?), ses coutumes et son besoin essentiel de mystère. Dans les années 1970 et 1980, personne qu'Hewett n'était mieux au fait du prix attaché à la « provenance » des objets : « Many artifacts collected on Captain Cook's voyages passed through his hands », insiste H. Waterfield, qui rapporte comme il se faisait un plaisir d'exciter la curiosité d'A. L. Kaeppler sur leur cheminement, sans jamais consentir à lui révéler ce qu'il savait.

Rien de plus actuel que ce type d'attitude « commerciale ». Pourquoi les marchands désarmeraient-ils, même devant les savants les plus confirmés ? Le livre d'H. Waterfield (« ex-Christie's ») n'en est plus remarquable, non pas seulement d'avoir dévoilé autant qu'elle le pouvait, sans réveiller les morts ni faire trembler les vivants dépositaires de nombreux petits secrets, le cheminement de certains grands objets (pour l'Océanie, par exemple, la splendide « tino » de Nukuoro de l'actuelle collection Ortiz, « ex-Oldman, ex-K. Webster », p. 146), mais d'avoir exploré, avec une clarté, une prudence et une franchise très étudiées, l'histoire de cet entre-deux (banal aujourd'hui) entre marchands et savants spécialisés dans « l'art primitif », et réputé « simoniaque » dans ce pays-ci. De ce strict point de vue, car il ne s'agit que de quelques pages de l'histoire de l'Océanie et de l'Europe, on se sent ramené au temps du Voltaire des *Lettres anglaises*, où il faut des livres comme celui-ci pour entrevoir des éléments de réalité sociale et historique dont, autrement, la connaissance n'aurait pas franchi la Manche ou nos autres frontières.

Gilles BOUNOURE